Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 2

Artikel: Expériences de la psychiatrie militaire en temps de guerre te de paix
Autor: Riggenbach, Otto
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343931

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Expériences de la psychiatrie militaire en temps de guerre et de paix

Conférence donnée le 29.8.1974 aux officiers du rgt cyc 4 par le Docteur Otto Riggenbach, psychiatre des Places d'Armes de Payerne, Neuchâtel et Yverdon (Réd.).

I. Les réactions au combat

L'homme qui doit se battre se trouve dans une situation de conflit: Il veut faire son devoir, mais l'instinct de conservation crée l'angoisse de la mort. — L'homme civilisé n'aime pas tuer. Quand on liquide pour la première fois un ennemi, on subit souvent un choc. Des complexes de culpabilité surgissent, complexes intensifiés par la peur de ne pas avoir soutenu ses camarades.

L'angoisse est normale. Elle se traduit, au baptême du feu, par des troubles physiques: Dans 2 divisions américaines, engagées dans le Pacifique, 87% des soldats souffraient de violents battements de cœur, 60% de sueurs froides, 58% de tremblements, 76% de troubles d'estomac, 23% chi... dans leurs pantalons, 11% mouillaient l'uniforme. L'angoisse diminue chez l'homme aguerri; elle peut parfois reprendre le dessus chez des guerriers décorés, mais usés par l'épuisement.

4 facteurs affaiblissent les résistances morales: instruction et équipement insuffisants, manque de bétonnage psychologique dans une camaraderie à toute épreuve, manque d'information et manque de confiance dans les chefs.

Je le répète: Les réactions d'angoisse initiales sont des phénomènes normaux dans la situation « anormale » du combat. Elles s'estompent en quelques minutes ou quelques heures.

Si certains troubles se manifestent plus tard, sous forme, par exemple, d'états dépressifs ou apathiques, d'états d'insomnies avec cauchemars effrayants, et si ces troubles persistent, on doit les soigner médicalement. — On parle de *névroses de guerre* dès le moment où des symptômes maladifs se fixent.

Les supérieurs non médecins peuvent faire de l'excellente prophylaxie mentale en prenant à tout moment le pouls de leur troupe et en reconnaissant, à temps, certains *signes prémonitoires*:

L'un des hommes devient irascible, ronchonneur, l'autre ne comprend

plus bien les ordres, le troisième n'arrive plus à discerner le feu de l'ennemi de celui de sa propre troupe, le quatrième a vécu la mort, à ses côtés, de son meilleur camarade, il ne parle plus, s'isole, est sombre, le cinquième ne se fout pas mal de son équipement qu'il jette, le sixième est devenu hypersensible au moindre bruit, le septième « se saoule comme un Polonais ».

La réaction pathologique éclate alors subitement: agitation, tremblements et « tempête motrice », bégaiements, états de stupeur ou confusionnels. Il y a des sujets qui arrivent au poste de secours ficelés sur un brancard comme un saucisson par leurs camarades, il y en a d'autres pleurant, se cramponnant au premier venu comme un enfant, sanglotant: « Maman, Maman ».

La fréquence de ces réactions:

Pendant la deuxième guerre et les guerres que nous avons vécues depuis lors, les chiffres varient entre 12 et 100 cas par mille soldats et par an. On arrive aujourd'hui à une moyenne de 40. N'oublions pas qu'il y a eu, par poussées, de véritables épidémies de ces névroses, où les pertes, dites psychiatriques, dépassaient largement celles des blessés. La fuite inconsciente dans la maladie permet une issue sinon honorable, du moins pardonnable, ouvrant une porte de secours sauvant l'homme de sa situation conflictuelle. Il n'y a pas eu de névroses chez les grands blessés!

Comment faut-il traiter ces cas?

Le général Guisan désirant, en 1943, être renseigné sur cette question, j'ai été chargé d'un travail, se basant sur les expériences de la première guerre et celles des Américains dans leurs batailles d'Afrique et d'Italie. Les expériences des Allemands, 1914-1918 et des Américains étaient désastreuses. Pourquoi? Parce qu'ils essayaient de soigner leurs « névrosés » loin du front, dans des hôpitaux situés aux arrières. Les tremblements grossiers cessèrent dans les lazarets établis au cœur de l'Allemagne pour réapparaître, promptement, au moment où les trains passèrent les ponts du Rhin, reconduisant ces hommes vers le front de l'Ouest.

M'inspirant de certains essais faits par les Anglais pendant la première guerre, j'ai alors proposé en 1943, comme principe décisif, de soigner

ces cas tout près du front, à peu de distance du combat, proches de leurs supérieurs et de leurs camarades. Le principe s'est imposé depuis lors.

Voici les *directives* éditées par le médecin en chef de l'armée dans son bulletin du 26 novembre 1971:

Traitement rapide et le plus près possible du combat (poste de secours, place de pansement). Installations simples. Médicaments tranquillisants, nourriture riche, sommeil, dialogues permettant à l'homme de vider son sac, d'extérioriser son angoisse. Petits travaux (sans armes) sous discipline stricte. Pas d'alcool. Maintien du contact avec supérieurs et camarades. Le médecin déclare à l'homme: « La guerre nous opprime tous. Nous tous, nous avons à prendre sur nous nos angoisses et nos devoirs. Vous êtes épuisé par les événements qui vous ont secoué et vous avez besoin de trois jours pour recevoir nos soins et pour vous rétablir. Ce délai passé, vous serez à nouveau capable de maîtriser votre angoisse et de rejoindre vos camarades qui ont besoin de vous ».

Deux points encore:

Primo: Faut-il rallumer et entretenir la haine de l'ennemi, la colère, les sentiments de vengeance, comme puissants moteurs affectifs? La réponse est « oui », à condition toutefois, de ne pas user cette motivation jusqu'à la corde. 50% des combattants de 3 divisions américaines de vétérans luttant contre les Japonais ne furent, à la longue, plus nourris par la haine: « On les tue aussi vite et habilement que possible. Ils font de même. C'est la règle du jeu. Si on se laisse prendre, on n'a plus aucune chance de se réjouir d'avoir été un gentleman ».

Secundo: La camaraderie cimentée du groupe, de la section, de la compagnie, où chacun connaît l'autre, où l'entraide morale réciproque joue, est le plus puissant antidote contre les névroses. L'unité devient fragile, si 60% des anciens camarades ont disparu. La compagnie a beaucoup de peine à intégrer les nouveaux venus, ceci surtout quand les renforts arrivent « par paquets ». C'est là qu'il faut veiller au grain!

II. La panique

Elle est une psychose collective, un phénomène qui peut frapper un petit groupe aussi bien que des milliers d'hommes à la fois. La contagion mentale est reine.

Voici les mécanismes psychologiques, préparant et dominant la panique militaire:

Il y a, comme dans les maladies infectieuses, un temps d'incubation, une préparation du terrain psychique, caractérisée par l'insécurité et l'attente anxieuse, par des menaces parfois réelles, mais souvent imaginaires. On appelle cet état collectif: « Panikstimmung », terme qu'on peut traduire par « état d'hypersensibilité émotive ». Il suffit alors qu'un coup de feu parte au lointain, qu'une branche craque dans la forêt obscure, qu'une fenêtre brille, qu'un blessé crie, qu'un supérieur montre un visage crispé, pour que le premier homme « perde la tête » et déclenche la réaction en chaîne comparable sans autre aux phénomènes chimiques dans un centre atomique. Le raisonnement lucide, la volonté réfléchie, la faculté d'agir et de réagir en tant qu'individu maître de soi-même, toutes ces fonctions sont brusquement anéanties par l'affolement général. Les forces instinctives prennent le dessus comme chez l'animal. La panique une fois passée, tel un ouragan, les hommes, quoique épuisés, sont vite guéris, se montrant étonnés comme sortant d'un mauvais rêve, ne comprenant rien, ayant honte. La même troupe sera capable, quelques jours plus tard, de se battre héroïquement.

Il s'y ajoute, comme facteurs favorisant l'explosion d'une panique: Manque d'information de la troupe, mélange d'unités qui ne se connaissent pas, terrain entrecoupé inconnu, brouillard, forêts, nuit, rumeurs incontrôlées, peur d'armes inconnues de l'ennemi, défaites récentes avec pertes, affaiblissement par faim, soif, froid.

Voici quelques exemples:

a) Eté 1914. Troupes allemandes, non aguerries, brusquement stoppées et entassées devant la Meuse. Attente tendue, sans action. Belle journée. Un avion français, observateur innocent, survole, très haut, cette troupe. Un soldat crie: « Avions ennemis » et tire dans le ciel avec sa carabine. En quelques secondes des colonnes entières amassées dans un village, tirent aveuglément. Les hommes courent dans toutes les directions, blessant beaucoup de leurs camarades. Les chevaux qui s'emballent, le sang qui coule intensifient la panique.

C'est alors que le général de brigade, en plein tumulte, entonne, d'une voix forte, le « Deutschland, Deutschland über alles ». Environ 1200 à 1500 hommes arrêtent de tirer, et chantent, avec l'officier, l'hymne national. La panique est brisée.

b) Au début de la deuxième guerre, une batterie allemande monte au front. La troupe voit, au bord de la route, pour la première fois, un soldat tué. Un coup de feu part, on ne sait pas d'où, ni pourquoi. On entend un cri: « Des francs-tireurs! » La colonne s'arrête sans en avoir reçu l'ordre. Un canonnier crie: « Là, là, dans la fabrique » et fait feu contre le bâtiment. Commence alors un tir général, frénétique, désordonné, dans toutes les directions. D'autres colonnes qui n'ont rien à voir avec cette batterie tirent également. Le commandant de la batterie va chez l'homme qui a tiré le premier et se fait montrer la tête de l'ennemi qui tire de la fenêtre de la fabrique. Il découvre, dans ses jumelles, qu'il ne s'agit que d'un poteau de couleur claire, brillant au fond de la fenêtre ouverte. Il n'y avait pas trace d'ennemi dans tous les environs.

c) Deux petits exemples suisses qui montrent comment l'officier, flairant à temps l'état d'incubation, tue dans l'œuf, la panique qui est dans l'air:

— Alarme mai 1940. Une compagnie est alarmée au début de la nuit. Une ordonnance de bureau ayant entendu l'ordre d'alarme, vend la mèche, la nouvelle inquiétante transpire — comme toujours — à une vitesse vertigineuse dans toute la compagnie. Un lieutenant mène ses hommes dans son secteur de combat. Un soldat tombe, victime d'un malaise, un autre commence à pleurer comme un veau, un fusilier, anxieux, demande à haute voix: « Mon lieutenant est-ce un exercice ou est-ce sérieux? » Le lieutenant arrête la section, commande un « portez-arme » et dit: « Celui qui a peur, qu'il sorte du rang! » Personne ne bouge. Alors le lieutenant: « Très bien, je connais mes hommes, en avant! »
— Bureau d'une compagnie de complémentaires 1940. Un appel par téléphone annonce une fausse rumeur concernant une attaque allemande. Agitation au PC et au village, où les hommes courent en plein désordre. Que fait le commandant? Il se couche sur un banc du bureau en injuriant tout le monde: « Sortez, crétins, nom de Dieu, fichez-moi la paix et laissez-moi roupiller! »

On distingue 3 formes de paniques militaires:

1° La fuite désordonnée et aveugle, en général vers l'arrière, rarement en avant. Elle se termine, après des heures, par l'épuisement.

2° La tempête motrice (Bewegungssturm) avec va-et-vient en confusion. Elle éclate de préférence dans les lieux fermés, forteresses, bunkers, abris.

3° La panique du feu avec ou sans pertes dans les propres troupes. Cette panique est la plus fréquente.

Les chances d'éviter, prophylactiquement, une panique sont grandes si le chef dispose d'un collectif bien structuré, s'il maintient un contact étroit et continu avec ses hommes, s'il informe sans relâche et objectivement la troupe, qui, même s'il n'y a rien de nouveau, doit savoir qu'il n'y a rien de nouveau. L'organisation de l'approvisionnement, du courrier, du rythme des jours de repos, voire des congés, a son importance.

Les chances d'arrêter une panique éclatée sont plutôt minces: Rassembler les hommes non atteints par la psychose et agir avec eux. Isoler les éléments paniqués. Ne pas perdre du temps, en voulant s'adresser au raisonnement, mais créer des contre-chocs affectifs, émotionnels, et instinctifs: Hurler par mégaphone des ordres simples, giffler certains hommes, leur tirer un coup de pistolet devant les pieds; déployer un drapeau ou l'emblème de la compagnie, exhiber la mascotte choyée de l'unité, entonner un chant, ou alors faire appel aux réflexes conditionnés et aux automatismes créés par l'éducation militaire (garde-à-vous, portez-arme, couchez-vous, levez-vous). Faire mettre le masque à gaz pour couper ainsi la contagion mentale.

III. Quelques considérations d'un psychiatre de place d'armes

On ne peut pas parler des difficultés que nous rencontrons au service sans insister sur le fait qu'elles se détachent sur la toile de fond du spectacle inquiétant d'un anti militarisme tantôt franchement agressif, tantôt camouflé et sournois.

Nous, qui disons « oui » à l'armée, nous nous battons au front d'une guerre psychologique sans précédent en Suisse.

Une partie de notre peuple et de notre jeunesse pratique la politique de l'autruche: On ne veut pas réaliser qu'il y a eu, depuis 1945, plus de nonante conflits sanglants avec des millions et des millions de tués, blessés et déportés.

L'agressivité humaine, cause profonde et décisive de toute guerre, bat son plein, les nations sont armées jusqu'aux dents, la criminalité civile est en fleurs.

Phénomène paradoxal: La bombe atomique, à travers dissuasion et peur réciproque, a empêché, jusqu'à présent, une nouvelle grande guerre. Il semble qu'elle sorte, cette bombe, transformée en colombe de la paix, du chapeau claque d'un magicien inconnu, jonglant dangereusement avec le destin de l'humanité contemporaine.

Loin de moi de vouloir dramatiser ou noircir le tableau. Il y a, en Suisse, une jeunesse saine. Mais il existe, à côté d'elle, une jeunesse visiblement menacée: La douillette société de consommation, l'absentéisme du père, les milieux familiaux troublés, le laisser-aller dans nos écoles, nos gymnases surtout, où la fameuse « éducation libre » épargne tout effort soutenu à l'élève, font de certains de nos jeunes des pauvres êtres faibles, n'ayant pas pu se structurer, ni se créer une véritable personnalité, manquant d'endurance et de « muscle » pour vaincre des obstacles. On les voit prendre la fuite dans la drogue, aller d'un échec professionnel à l'autre, devenir incapables de créer de vrais liens sociaux, sombrer dans l'isolement et souffrir d'un véritable vide intérieur.

Arrive l'école de recrues! Pour la première fois de leur vie, ces jeunes se heurtent à une réelle autorité, exigeant obéissance, discipline, intégration dans un collectif, efforts physiques et psychiques.

Alors « ça craque », et nous assistons à des réactions semblables « en miniature », à celles de certains combattants que je vous ai décrites: Crises de larmes, états d'angoisse, de consternation apathique, de révolte verbeuse, de perte du self-contrôle, de troubles psychosomatiques, de fugues, d'attitudes de régression infantile et j'en passe.

Un seul exemple: J'ai examiné, il y a quelque temps, un étudiant. Par toute sorte de combines, il a pu renvoyer l'ER. Malgré ses 23 ans, il a l'aspect d'un adolescent en ébullition. Simulateur d'une boiterie, beau parleur, tantôt soumis, tantôt révolté, il empoisonne l'atmosphère à tel point qu'on me soumet le cas: Grave caractériel désaxé. Je téléphone à sa mère, veuve angoissée qui travaille dur en se sacrifiant pour ce fils qui la trompe en lui faisant croire qu'il va à l'université, tandis qu'il ne vit que de menus travaux de bricolage. Questionné, voici trois réponses de ce nihiliste: « L'université, c'est de la masturbation cérébrale » « L'humanité, c'est de la putréfaction. » « La ridicule et misérable

Confédération suisse ne vaut même pas la peine d'un refus de servir. »

Depuis des dizaines d'années, le nombre des « pertes psychiatriques » dans les ER s'est situé entre 1 à 2% des effectifs. Une tendance à une augmentation lente se dessine. Nos critères médicaux, nous obligeant à déclarer une recrue inapte, sont restés les mêmes. Ce qui a changé, c'est un certain « matériel humain ».

IV. Le refus de servir

340 000 Suisses font, par an, leur service. Pour les années 1969 à 1973, les réfractaires étaient au nombre de:

	1969		1970		1971		1972		1973	
Total:	133		175		227		352		450	
Témoins de Jéhovah	36		48		30		53		42	
Religieux:	17	35	14	41	27	74	35	80	48	109
Ethiques:	18		27		47		45		61	
Politiques:	12		31		41		69		71	
Autres:	50		55		82		150		228	

Ces chiffres appellent quelques commentaires.

Il faut dire: *Les Réfractaires*, en allemand *Die Dienstverweigerer*. L'expression allemande est courante et juste. Le terme « réfractaires » par contre est pratiquement inconnu en Suisse romande, où les mass media, trop souvent tendancieux, conditionnant l'opinion, sont arrivés à faire croire au public qu'il n'y a que d'héroïques « objecteurs de conscience », ce qui est complètement faux.

Les chiffres de la statistique doivent être mis en relation avec le total de 340 000 hommes en moyenne, qui font leur service, année par année.

C'est depuis des années que nous suivons, à la loupe, ce monde des réfractaires et les *cinq groupes* qu'ils forment depuis toujours.

a) Les Témoins de Jéhovah

Ils se ressemblent, en débitant leurs prophéties, comme un œuf à l'autre. La fin du monde est proche, Dieu a perdu patience. Il écrasera,

dans la bataille d'Harmagédon, les méchants, soit par des cataclysmes, soit par les armées célestes, munies de leurs glaives. Un véritable bain de sang! Les témoins sont endoctrinés dès l'enfance. Ils sucent le lait sectaire aux mamelles maternelles. Ils refusent non seulement tout service militaire, mais aujourd'hui déjà, tout service civil éventuel. Leur refus est sincère, ils vivent dans l'angoisse authentique de perdre le salut de leur âme.

b) Les motivations religieuses et éthiques

Jusqu'il y a 4 à 6 ans, le grave conflit de conscience chez les représentants de ces deux groupes était relativement facile à reconnaître. Il s'agissait de personnalités intègres, nous rappelant le sermon sur la montagne et le « Tu ne tueras point ». Les pacifistes idéalistes humanitaires prouvaient le sérieux de leur refus par des sacrifices pris sur eux en vertu de leurs convictions. L'article 81, alinéa 2 du Code pénal militaire, entré en vigueur le 1er mars 1968 et reconnaissant le grave conflit de conscience (schwere Gewissens- oder Seelennot) permet de les punir, non pas par l'emprisonnement, mais par des arrêts répressifs (Haftstrafe). Pour éviter les récidives, le tribunal exclut le réfractaire de l'armée, tout en le condamnant.

Aujourd'hui la situation a complètement changé: ce n'est que grâce au travail consciencieux et des plus nuancé de nos tribunaux militaires qu'on arrive à voir clair dans le faisceau de plus en plus trouble des motivations du refus.

L'initiative de Münchenstein (62 000 signatures déposées au Palais fédéral le 12 janvier 1972) y est pour beaucoup. Le grave conflit de conscience passe à l'arrière-plan. La politisation, la politisation pure et simple a pris le dessus. Les écailles nous sont tombées des yeux, en lisant la lettre invraisemblable de février 1972 des 32 prêtres et pasteurs, soutenus par 43 ecclésiastiques: dans ce texte pas un mot du conflit de conscience. L'armée accusée de ne défendre que les capitalistes, de tirer sur le peuple entier, en particulier sur les ouvriers, les paysans, les jeunes. Refus du service armé, refus de payer la taxe militaire. Il s'agit d'un groupe virulent, de l'agressivité politique démagogique pure, du petit sommet d'un iceberg, menaçant sous l'eau notre neutralité armée.

c) Les politiques

Si on fait abstraction des faux religieux et des faux pacifistes se camouflant sous le manteau de motivations spirituelles, on trouve dans ce groupe les partisans de Mao, Che Guevara, les jeunes gauchistes de toutes les couleurs, des anarchistes, des « citoyens du monde » refusant toute autorité à l'Etat.

d) Les autres

Voici le groupe le plus grand et le plus complètement ignoré d'une bonne partie de notre peuple, manipulé par une presse, une radio et une TV peu favorables à l'armée et qui évitent soigneusement de signaler son importance. Ce groupe n'a strictement rien à faire avec le conflit de conscience. On y trouve surtout des êtres antisociaux, des instables, des caractériels, des repris de justice, des alcooliques, ou alors des névrosés aigris ou angoissés, des procéduriers, des mauvaises têtes, des paresseux, des tire-au-flanc, bref, des gens inadaptés dans leur vie civile et pour qui l'armée n'est qu'une sorte de prolongation d'une existence en marge de la société.

V. Le service civil

Qu'est-ce que nous en savons? Très peu de choses. A l'occasion d'une table ronde, organisée par la TV suisse allemande, d'innombrables appels téléphoniques venant de toute la Suisse ont instamment demandé aux instituteurs de Münchenstein: « Mais il sera comment, votre service civil? » Ces messieurs, intelligents et, à mon avis, rusés, ont catégoriquement refusé de faire la moindre allusion à un modèle pratique: « Ce sera aux autorités fédérales de l'élaborer. » Il y a environ 10 à 15 ans, les promoteurs d'un service civil offraient encore spontanément qu'il devrait au moins durer le double du service militaire. Aujourd'hui, ils exigent qu'il ne dépasse en aucun cas le temps que le simple soldat passe sous uniforme (c'est-à-dire 364 jours exactement). L'appétit vient en mangeant: On réclame déjà le libre choix entre les deux services et, en outre, que les réfractaires politiques soient considérés comme vivant dans un grave conflit de conscience. Quant à la question posée à la table ronde: « Et si on ouvre la porte, combien d'hommes feraient-ils partie du service civil? », ces messieurs ont répondu, après bien des hésitations: « 1800 à 2000 ». Or, nous savons qu'en Allemagne de l'Ouest le nombre

de ceux qui ont « découvert » leur conflit de conscience a été de 3300 en 1965 pour atteindre 32 000 en 1971. Le chancelier Brandt, socialiste, a lancé devant le Bundestag, le vendredi 26 mars 1971, un véritable SOS, en stigmatisant tous les réfractaires prétendant faussement être des objecteurs de conscience.

On est au travail, à Berne. On prévoit de nous soumettre un modèle en 1975. Le jour viendra où nous serons appelés aux urnes!

Mes questions fusent:

A l'avenir nombre croissant des candidats au service civil avec affaiblissement de l'armée? Premier pas antidémocratique vers une armée de métier? Commissions spéciales censées trouver les objecteurs « authentiques »? Comment discipliner un collectif de réfractaires individualistes et immatures de toutes les couleurs? Nouveau règlement de service, nouvelles mesures disciplinaires et pénales, assurances? Conventions avec des entrepreneurs de travaux publics? Durée? Fonctionnement en cas de guerre qui, elle, sera totale?, etc.

Après avoir connu de près, depuis 40 ans, des centaines de réfractaires, refusant même le service sanitaire non armé, je prévois que nous allons vers une *solution de faiblesse*, donnant le petit doigt en attendant qu'on nous prenne toute la main. Nous aurons deux justices en Suisse, car il est exclu de pouvoir remplacer équitablement le service militaire qui nous prépare à battre l'ennemi tout en faisant don de notre vie, par un service civil, produit d'une pensée pacifiste magique, ou pire, but, visé par certains adversaires décidés à nous affaiblir dans la guerre psychologique subversive sans merci.

La Bible dit: « Bienheureux les paci*fiques* », mais les Saintes Ecritures n'ont jamais dit: « Bienheureux les paci*fistes* ».

Dr Otto RIGGENBACH